



## APPEL À TRADUCTION : RAMUZ

*Les patoisants de Suisse romande*

Depuis dix ans, dans chaque numéro de décembre, le comité de rédaction lance un appel à traduction. Pour le numéro d'avril 2022, il vous propose un genre littéraire encore inexploré, le roman, et vous invite à traduire dans votre patois l'extrait qui suit, tiré de la **Vie de Samuel Belet (1913), chapitre 3, de Charles-Ferdinand Ramuz (1878-1947)**. Lors de la dactylographie du texte patois, merci de respecter les paragraphes du texte français.

### VIE DE SAMUEL BELET, EXTRAIT, CHAPITRE 3

1. J'allai me laver les mains à la fontaine. Ce « bureau » était une petite pièce sombre située au rez-de-chaussée de la maison d'habitation. M. David m'y attendait. Il me dit: « Je viens de parler à ton oncle; alors je t'ai envoyé chercher pour que nous fassions connaissance. Je te donnerai pour commencer quinze francs par mois. » Il me parut avoir encore plus mauvaise mine que la veille, jaune, les traits tirés, l'air de quelqu'un qui n'a pas dormi.

2. Il tira un carnet d'une des cases de son pupitre :

– Comment t'appelles-tu ?

Je lui dis mon nom, mes prénoms et l'année où j'étais né ; il inscrivit le tout sur son carnet, avec aussi le jour de mon entrée à la ferme, sécha l'encre avec une poudre verte, puis, croisant ses mains devant lui :

« Je n'ai pas besoin de te dire que j'espère que tu te conduiras bien. Ton oncle m'a assuré que tu étais bon travailleur, c'est ce qu'on verra. En tout cas, tu as l'air robuste pour ton âge. (Il me regardait de la tête aux pieds.) Tant mieux, tant mieux... si je suis content de toi, je verrai à t'augmenter. »

3. Il se tut ; et j'allais sortir quand il me rappela d'un mot :

« Qu'est-ce que tu faisais tout à l'heure ?

– Ils m'avaient envoyé aider Ulysse à sortir le fumier.

– Peux-tu déjà pousser la brouette ?

– Il me semble bien que je pourrais, mais je n'ai pas encore essayé.

– Il te faudra essayer. »

4. C'est ainsi que j'entrai tout à fait à la ferme. Je savais maintenant que je gagnerais quinze francs par mois. Il me semblait que c'était beaucoup. Je fus promptement au courant de tous les travaux : faucher, traire, atteler, hacher la paille, fourrager ; je faisais l'ouvrage d'un homme. On se levait à quatre

heures en été ; à cinq heures, l'hiver. Tout de suite il fallait se mettre à traire. Quand on avait fini de traire, on portait le lait à la laiterie. Nous étions deux à le porter, Ulysse et moi, parce qu'un homme seul n'y aurait pas suffi, et il y avait des fois jusqu'à cent litres.

5. Il y avait deux de ces hottes de fer qu'on nomme des boilles – une petite et une grosse. Ulysse étant mon aîné, c'était lui qui portait la grosse. Je m'en sentais humilié, d'autant plus qu'au village on se moquait de moi. Aussi avais-je bien soin de ne jamais me mettre en route en même temps que lui. Je prenais plutôt les devants.

6. On compte un bon quart d'heure jusqu'au village. Une quarantaine de kilos, pour un garçon de seize ans, c'est un poids, mais l'amour-propre me donnait des forces, et j'avais eu vite fait d'apprendre à régler mon pas sur la balancée, sans quoi le lait vous gicle par-dessus la tête. Dans la laiterie il y avait toujours une quinzaine de garçons en train de causer et de rire ; ils me faisaient un peu peur, étant tous plus âgés que moi ; vite, je faisais inscrire mon lait, et je me sauvais. J'étais toujours de retour avant Ulysse, ce qui faisait que j'étais bien vu du patron.

7. Et on entraît dans la journée et rapidement elles se suivaient, avec les foins, tour à tour, la moisson, les regains, et enfin un peu de vendange, parce que M. David possédait aussi des vignes, plus en arrière, dans les hauts. Le bon de ces grandes fermes est qu'on y fait un peu tous les métiers et jusqu'au métier de boucher, si on veut : on tuait, en effet, quatre cochons chaque automne.

8. D'ailleurs j'étais bien traité. Un peu rudement mené peut-être parce que Recordon n'était pas commode, mais M. David avait l'œil à tout et Recordon le savait bien. On avait à manger en abondance ; la nourriture était bonne.



*Ci paiyisain ât âchi trainch 'poétchou d'laicé.*  
Ce paysan est aussi transporteur de lait. Photo Eric Matthey.